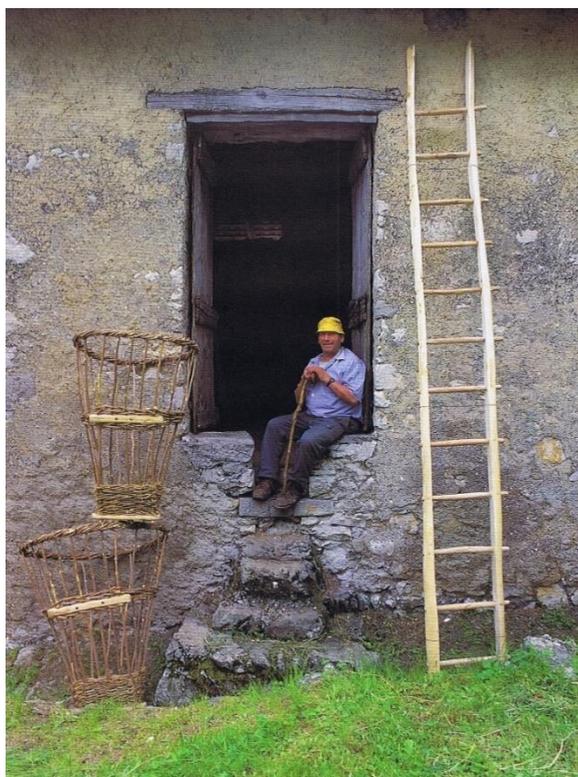


Un fabricant d'échelles et d'autres choses en bois

Il s'appelait Gino Pesenti. Il vendait sa production alors que la lire était encore de rigueur. Environ 12 000 livres pour une gabbia, et 20 000 pour une échelle. Prix dérisoire pour l'œuvre accomplie, il va de soi.

Un jour Ceco était allé chez lui pour acheter du matériel, 3 ou 4 gabbie plus l'échelle qu'il utilise encore aujourd'hui dans sa grange.

On est ici à Fienili, soit à 4 km environ de Gaiazzo où vit notre acheteur. On reste dans la montagne, loin du bas de la vallée, avec même pas une route pour y accéder, juste un chemin de mulet, celui-là même que Ceco avait emprunté tout à l'heure pour venir ici.



Gino devant la porte de son écurie à Fienili. Echelle et gabbie que l'on retrouvera un jour peut-être à Gaiazzo.

- Mais comment vais-je donc faire pour charrier tout ce fourbi sur le dos, qu'il avait dit Ceco ?

- Comment, un costaud comme toi ne serait même pas capable d'embarquer cette marchandise d'une seule fois ?

Ce qui fait que Ceco revint au bercail avec tout son attirail sur le dos, trois ou quatre gabbie enfilées les unes dans les autres et constituant une véritable tour, et en plus l'échelle sur l'épaule. Chargé comme un mulet. Et inutile de dire que le retour, sur ces chemins instables, montant et descendant sans cesse, plein de cailloux qui dépassent, ne fut pas une sinécure. Un truc à te faire déguiller en bas un ravin. On s'en souviendrait.

Gino Pesenti, célibataire, vivait donc là-haut, en un hameau où il n'y eut pour finir plus que lui. Il faisait dans la vannerie. Il était décédé dès 2 ans en arrière, à un âge sans doute où il ne fabriquait déjà plus de gabbie et d'échelles. A moins que le goût de cet artisanat modeste l'ait tiré jusqu'à la fin. On ne lâche pas facilement ce qui a fait toute votre vie.

Au fait, Ceco, avait lui-même pu construire des gabbie plus anciennement. Mais considérant qu'aux prix modestes que pratiquait Gino, il ne valait pas la peine de se dépondre soi-même en un travail, non pas ingrat, mais long et demandant beaucoup de patience. Il utilisait à cet effet les tiges d'un buisson poussant de l'autre côté de la vallée. Il fallait donc déjà se déplacer pour trouver le nécessaire et se le mettre sur le dos.

Ces métiers qui disparaissent avec le temps. C'est beau un métier, quelque part, mais cela ne rapporte que peu en comparaison de ceux qui tirent les ficelles tout en haut de la pyramide et ne se mouillent jamais le front. Alors que vous, vous, ne serez jamais que dans cette catégorie d'artisans modestes et pourtant sans même que vous n'enviez ces autres qui ne savent peut-être même pas planter un clou.

En fait, ne peut-on pas être fier de son état et ne vouloir le quitter pour rien au monde ? Et puis à Fienili, pour Gino, maintenant que tout le monde était parti, il n'avait plus besoin de s'engueuler avec son voisin qui n'était rien d'autre qu'un mauvais coucheur. Mieux valait une maison vide qu'habitée par l'un de ces gaillards qui ne sont jamais content de rien et qui d'autre part ne parlent jamais que de ficher le camp. Situation que bien entendu l'on imagine. Tandis que lui, Gino, ce hameau, ces quelques maisons vides, il l'aimait. Et que c'est là qu'il voulait finir ses jours. A tresser des gabie, un peu moins à fabriquer des échelles, car c'est là un travail de beaucoup plus pénible, surtout quand il faut scier un tronc dans le sens de la longueur pour en faire les deux éléments de votre grimpe-chat !



C'est là, dans la grange à Ceco que l'échelle viendrait bien à propos.

